

# Des Flagellants

## aux Missionnaires Jésuites et aux Montheysans

Dans son ouvrage, le *Bon Vieux Temps*, scènes de la vie de nos ancêtres, M. Lehmann consacre un chapitre aux *Flagellants*, un des éléments caractéristiques de la *période de malheur* représentée par les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. L'affolement causé par les ravages de la peste, de la guerre entre Guelfes et Gibelins, de tremblements de terre, d'une invasion de sauterelles, etc., et l'impression que les moyens ordinaires de dévotion ne suffisaient plus à apaiser le courroux céleste, poussèrent le peuple à des actes magnifiques de piété et de générosité, mais aussi à des actes de superstition et de fanatisme tels que la persécution des Juifs et la fondation de nombreuses sectes ; on en revint à l'adoration du diable et du soleil. De là date encore l'institution des confréries de Flagellants : des centaines, des milliers de pénitents se rassemblaient et erraient d'un endroit à l'autre, précédés de croix et d'étendards, priant, psalmodiant, chantant et se frappant la poitrine et le dos au moyen de lanières de cuir, de cordes ou de fouets. La péninsule italienne aurait été le premier et principal champ d'activité de ces hallucinés (vers 1260) ; cette furie collective ou cette épidémie, car c'en fut une, sévit pendant environ un siècle ; d'Italie elle se répandit en Carniole, en Carinthie, en Styrie, en Bavière, en Autriche, en Bohême, en Pologne, en Saxe, en Rhénanie, en Flandre, dans le Hainaut, en Lorraine. En 1343, la France aurait compté 800 000 de ces illuminés. La Suisse en fut presque indemne, tout au plus assista-t-elle, entre 1348 et 1350, au passage de l'une ou l'autre de ces bizarres processions, par exemple celle qui se rendit de Bâle à Avignon. Mais précisément vers cette époque, le pape Clément VI crut nécessaire d'enrayer le mouvement de plus en plus licencieux, en le frappant de ses foudres. Des souverains intervinrent à leur tour, soit en interdisant l'entrée de leur territoire à ces nouveaux hérétiques, soit en les châtiât de peines corporelles et même de mort.

Dès lors la flagellation se localisa dans les couvents, sous le nom de discipline. Elle se maintint cependant à l'état sporadique dans les processions des *Battus* ou des *Pénitents*, dont, fait étrange, une confrérie existait à Avignon même, la cité papale. En 1583, Henri III en fondait une à Paris sous le titre de *Congrégation des pénitents de l'Annonciation de Notre-Dame* ; le prédicateur de Notre-Dame stigmatisa vertement ces mômeries sacrilèges, qui se coraient d'accessoires pas canoniques

du tout. Le sermonnaire fut relégué dans une abbaye et les excès du roi et de ses *mignons* continuèrent de plus belle, puisqu'au début de 1589 Paris fut témoin d'une série de processions lesquelles, pour remplacer « les dissolutions et ordures de mascarades et quaresme prenans », n'en furent pas moins scandaleuses. La première eut lieu à fin janvier et les assistants, « tant fils que filles, hommes que femmes, étaient tous nus en chemise ». Le 3 février, leur tenue était plus sommaire encore, par contre, « ils portaient de très belles croix ». Le comble est qu'à la procession du 24, participèrent plus de 300 élèves des Jésuites dans le costume de l'innocence aux premiers jours du monde. Le chroniqueur ne se formalise pas de ces extravagances ; en ce temps-là, on en voyait bien d'autres <sup>1</sup>...

\* \* \*

Cette mention des Jésuites me ramène à l'objet de cette notice. On sait qu'ils aiment entourer leur apostolat d'une certaine pompe, d'un certain éclat et impressionner la foule par des moyens plus ou moins théâtraux. Ils ressuscitèrent donc la flagellation comme une œuvre expiatoire, en la débarrassant toutefois de ce qui pouvait offenser la morale et la pudeur.

Pour m'en tenir à la Suisse, je rappellerai qu'à la procession du Vendredi-Saint à Fribourg figuraient, en 1596, 86 pénitents et, en 1613, 140, portant le sac et la corde et se flagellant en public. Quelque chose d'analogue se passait à la procession du Jeudi-Saint à Sion avant 1790. Mais cette pratique ne survécut pas que dans les confréries des Pénitents et la semaine sainte.

Dès leur admission en quelques cantons suisses <sup>2</sup>, les Jésuites avaient introduit en marge de l'enseignement, de la prédication, du théâtre et du confessionnal, les missions populaires ; en la seule année 1679 ils en entreprirent 33 et, en 1690, 46.

Ces missions prirent encore plus d'essor à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec le Père Paolo Segueri qui répandit la mode italienne consistant à évangéliser non plus une paroisse à la fois, mais des territoires étendus et à organiser des cérémonies expiatoires à grand spectacle <sup>3</sup> ; la méthode Segueri fut inaugurée en Suisse en 1702 par les PP. Finamonte et Casimi-

<sup>1</sup> F. de l'Estoile : *Journal des choses advenues à Paris depuis le 23 décembre 1588 jusqu'au dernier jour d'avril 1589*.

<sup>2</sup> En 1574 à Lucerne, en 1580 à Fribourg, en 1607 en Valais, etc.

<sup>3</sup> Consulté sur ces missions :

Al. Kröss, S. J. : *Die Volksmissionen und ihre Methode in früheren Jahrhunderten*, 1900.

P. Duhr : *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, 1907.

Stahelin : *Der Jesuitenorden und die Schweiz*, 1923.

ro qui parcoururent les vallées de Chiavenna et de Valteline ; huit ans plus tard, ce fut le tour de la Suisse centrale à être visitée par les PP. Fulvio Fontana et Jean-Baptiste Mariano (Schwyz, Uri, Unterwald). L'affluence à ces exercices fut immense ; clergé, magistrature, hommes, femmes, de tous âges et conditions, tous de noir ou de blanc vêtus, portant des croix et des couronnes d'épines et demandant pardon et miséricorde ; le tableau en effet ne devait pas être banal. A Zoug, le 28 août, il n'y eut pas moins de 50 000 communions !

Il est vrai qu'on était en pleine guerre de religions et que les esprits avaient besoin d'être galvanisés. Le principal prédicateur, le P. Fontana, n'avait pas oublié cette circonstance et, joignant le temporel au spirituel, il avait conseillé de réparer les fortifications de Rapperswyl, promettant d'obtenir du pape l'argent nécessaire.

Un heureux hasard m'a mis entre les mains la relation contemporaine de la mission que les deux mêmes Pères Fontana et Mariano prêchèrent à Monthey en 1707 ; je la résume sans en négliger les détails qui ne manquent pas de pittoresque et qui seraient utiles aux Montheysans si l'envie ou le besoin les prenaient de récidiver.

\* \* \*

Or donc, les PP. Fontana, déjà sur l'âge, et Mariano, après s'être reposés des fatigues du voyage à l'Abbaye de St-Maurice, faisaient leur entrée en chariot à Monthey le 26 juillet 1707. Le prieur de Martigny, Favrat, et un abbé Vautaz, les accompagnaient à titre d'interprètes. L'ancienne chapelle de Monthey — on sait que l'église paroissiale était encore à Collombey — étant manifestement insuffisante pour accueillir la foule attendue, un emplacement avait été aménagé entre le bourg et la forêt des gouverneurs. Un « teastre » y avait été dressé à l'usage des prédicateurs chargés de « nous annoncer la parole de Dieu et nous tirer hors de l'esclavage du demond et nous placer au nombre des bienheureux ».

Le mercredi 27, la population vint en procession de l'hôpital au château où les Pères avaient passé la nuit. Le grand-vicaire Preux, de Sion, leur souhaita la bienvenue et remit le crucifix au Père Fontana. Toujours en cortège, on redescendit à l'hôpital. Perché sur une table le Père Fontana exposa le but et le sujet de la Mission. Puis toutes les processions des gouvernements de Monthey et de St-Maurice, auxquelles s'étaient jointes celles de Salvan et Finhaut (de la juridiction de l'Abbé de St-Maurice) se rendirent à l'endroit choisi où se fit une première « station ».

De bon matin, le 28, les paroissiens de Monthey-Collombey se rendaient en procession à St-Maurice en chantant les litanies de la Sainte Vierge, le « Miserere », le « Laudate pueri » et dans l'ordre suivant : les filles, précédées de Mlle de Vantéry portant le crucifix, et de Mlles Thé-

rèse Paernat et Thérèse Bussien, portant des étendards blancs ; les membres des deux sexes de la confrérie du Saint Sacrement en habits de pénitents ; les petits enfants et écoliers ; le clergé ; la magistrature, le gouverneur et sa cour ; enfin les hommes et les femmes, portant chacun une croix grande ou petite, une couronne d'épines sur la tête, le bourdon à la main et les reins ceints d'une corde. A la tête de ces divers groupes, se trouvaient, à côté des missionnaires, les abbés Franc et Donnet, ornés de l'étole violette, eux aussi avec une corde au col et une couronne d'épines sur le chef. Tous étaient pieds nus.

Entre le château de St-Maurice et la première porte de la ville, étaient rangées des deux côtés du chemin les processions de Salvan et de St-Maurice ; celle de Monthey défila entre elles et toutes trois gagnèrent l'église de l'Abbaye, où le Père Fontana prononça une exhortation traitant surtout de la haine et de l'impossibilité de faire son salut si l'on ne pratique le pardon des offenses. A l'entrée du chœur avait été élevée une estrade et tous ceux que divisaient des rancunes, des litiges, des procès — ceux-ci abondaient à St-Maurice depuis le funeste incendie de 1693 qui avait détruit la plupart des titres et actes — rejoignaient sur ce « teastre » le Père Fontana et sous ses auspices se réconciliaient devant le public édifié<sup>1</sup>.

Le contingent de Monthey s'en retourna sur ses pas, dans le même ordre qu'à l'aller, et suivi de celui de St-Maurice, où figuraient le Gouverneur de Preux et ses assesseurs.

A la rue du Bourg-aux-Favre, les Montheysans s'arrêtèrent, ouvrirent les rangs et laissèrent passer leurs voisins de St-Maurice et du Bas-Valais, eux-mêmes formant l'arrière-garde. Ce long convoi rejoignit immédiatement le campement assigné près des forêts en chantant des cantiques. Après avoir entendu deux « stations », on se disloqua, chacun à son point de départ.

Ce même jeudi, à 8 h. du soir, eut lieu une procession à travers les rues de Monthey. La plupart des participants étaient chargés de grandes croix. Les Pères Fontana et Mariano ouvraient la marche en se flagellant les reins découverts, et le grand-vicaire Preux portait le crucifix.

Le cortège fit halte devant la maison de Didier de Fonte, où le Père Fontana escalada une table ; la tête recouverte d'un capuce, il chanta plusieurs cantiques italiens, après quoi il tint sur la mort un sermon terrifiant que traduisait l'abbé Vautaz.

De là, les fidèles montèrent au Glarey par la rue du Bourg-aux-Favre :

---

<sup>1</sup> Il y a probablement une relation de cause à effet entre cette cérémonie et le *traité de Bagnes* (1708) qui devait mettre fin au long conflit entre l'Abbé et le Conseil de St-Maurice, traité que le premier dénonça bientôt.

nouvelles stations devant la chapelle du pont et devant la maison du lieutenant de Torrenté puis dispersion devant l'hôpital. Les missionnaires ne cessèrent pas de se fustiger tout le long du parcours.

Le vendredi débuta par une procession à Collombey où le sermon du P. Fontana fut interprété par le prieur Favrat. La scène de St-Maurice se répéta : ennemis et adversaires échangèrent le baiser de paix *coram populo*. Le démembrement en cours de la paroisse de Collombey contribuait pour sa part aux divergences et aux chicanes ; le rapprochement des cœurs ne s'effectua qu'avec plus de solennité (je n'oserais prétendre qu'il fut durable). On vit donc sur les tréteaux Joseph Paernat, au nom de Monthey, et Jean Perrina, au nom des deux Collombey et des Neyres, jurer respectivement l'oubli des injures. Tour à tour s'humilièrent et demandèrent pardon à deux genoux pour les torts ou scandales qu'ils auraient pu causer, le curé Défago, l'abbé Franc, le gouverneur de Courten et d'autres représentants des autorités, tous clamant à haute voix : « Miséricorde, Seigneur ! Miséricorde ! » Le Père Fontana consacra d'un geste d'absolution ces touchantes marques de repentir et de ferme propos<sup>1</sup>.

C'est en chantant que la procession réintégra Monthey où le Père Fontana donna rendez-vous à 1 h. « vers les forêts » tant à ceux de Monthey qu'à ceux du Bouveret, de St-Maurice, de Salvan et de Finhaut.

Tous étaient présents, à l'heure exacte, pour ouïr une instruction du P. Mariano sur le mariage. Puis l'orateur chanta dans sa langue quelques cantiques et successivement les femmes, les filles, et les hommes y allèrent de leurs pieux couplets.

Mais voici que le P. Fontana monte en chaire pour le prêche, de règle dans chaque mission, sur les tourments de l'enfer. Une mise en scène appropriée accentue la portée des paroles sur ce grave sujet.

Des personnalités montheysannes, en habits de pénitents, encadrent le prédicateur : Maître Jean Sylvestri tient en main une tête de mort, discret Didier de Fonte le crucifix, égrège Barthélemy Guerrati le « flagellum » et Antoine Sylvestri une corde.

Le sermon achevé, le P. Fontana se met une couronne d'épines sur la tête et se découvre les épaules qu'il frappe à coups redoublés de son « flagellum ». Il recommande au peuple pressé devant lui d'en faire de même « par dessus leurs habits ». Le bruit mat des coups de fouet ou de corde est dominé par la supplication ininterrompue : « Miserere, Domine,

---

<sup>1</sup> Hélas ! la nature humaine est faible et cette même cure de Collombey devait donner lieu peu après à un interminable et âpre conflit entre Collombey et Monthey d'une part et l'Abbé de St-Maurice d'autre part ; un autre procès aussi grave s'engageait entre celui-ci et la commune de Troistorrens, qui le perdit.

Miséricorde, Seigneur ! Miséricorde ! » Enfin les contingents des paroisses se retirent, dans l'ordre de leur éloignement de Monthey.

La procession du jeudi, avec ses trois « stations », se renouvela le vendredi soir.

Le samedi matin fut consacré exclusivement aux confessions. L'après-midi, toutes les processions retournèrent « aux forêts » où, au cours de deux « stations », les Pères leur recommandèrent de bien prier Dieu et de s'approcher dignement des sacrements.

C'est à la chapelle du pont que se déroula l'exercice du soir ; au milieu des chandelles et d'ornements rouges était exposée l'image de S. François-Xavier, dont les pères recommandèrent chaudement la dévotion.

La communion générale qui, le dimanche dès l'aube, clôtura la mission, eut lieu à la chapelle de l'hôpital. Au fur et à mesure qu'ils s'étaient approchés de la table sainte, les fidèles, afin de faire place, s'acheminaient processionnellement à la chapelle du pont pour entendre les messes et gagner les indulgences.

A partir de 9 h. du matin, arrivèrent en longues théories les pèlerins du gouvernement de St-Maurice, qui s'étendait jusqu'à Conthey inclusivement, de Salvan, de Finhaut, et même de l'Entremont et de Bagnes (plus de huit lieues de marche, sous le soleil de juillet et les pieds nus dans la poussière brûlante et suffocante !) ainsi que ceux de la châtellenie du Bouveret.

Tous, affublés des attributs de la pénitence : croix, couronne d'épines, bourdon et corde, se réunirent « aux forêts » pour entendre les suprêmes exhortations des deux prédicateurs et recevoir la bénédiction papale.

Pour apothéose, une dernière fois, ceux-ci se cinglèrent les reins, suivis par le peuple immense<sup>1</sup>, exalté jusqu'au paroxysme, et qui, pour recueillir le plus de fruit possible de ces saints exercices, alternait les invocation à la miséricorde divine et le serment de ne plus retomber dans le péché.

J.-B. BERTRAND

---

<sup>1</sup> Les deux gouvernements de Monthey et de St-Maurice comprenaient avec les seigneuries du Bouveret et celles de l'Abbé de St-Maurice ainsi que les vidomnats de Masongex et d'Ardon-Chamoson, les quatre districts inférieurs actuels. Ce n'est pas exagérer d'estimer au moins à 10 000 les participants à cet exercice final, d'autant plus qu'il n'y a pas si longtemps encore il fallait être plus que mécréant pour ne pas « faire sa mission ».